

**Les têtes rondes du *Globe*
et la nouvelle philosophie de Paris.
(Jouffroy et Damiron)**

La parution du *Globe* est saluée en ces termes dans une "Lettre de Paris" datée du 18 décembre 1824, parue dans le *London Magazine*, et signée du "petit-fils de Grimm": "Les disciples de M. Cousin, que je compare aux *Têtes rondes* de Charles I et de Charles II sont graves" (au contraire de l'autre secte du parti littéraire libéral, les *voltairiens* Etienne, Jouy et consorts, comparables aux Cavaliers et qui écrivent dans *Le Constitutionnel*), "ils ont la gaieté en horreur; ils sont en outre un peu pédants et souvent obscurs dans leurs raisonnements. Ils ont beau les conduire avec toutes les formes en parfaits *dialecticiens*, la vraie *logique* est malheureusement ce qui leur manque le plus. Quarante ou cinquante de ces *cousinistes* contempteurs de la philosophie que Condillac a fondée sur l'expérience se sont réunis [...] pour publier un journal littéraire intitulé *Le Globe*. Ce journal paraît trois fois par semaine et a déjà eu cinquante numéros. Ses rédacteurs sont en général des jeunes gens sincères dans la recherche de la vérité mais qui ont malheureusement la tête faible et le coeur chaud; en d'autres termes, ils n'ont pas une grande puissance de raisonnement, mais ils possèdent une imagination très fertile. Ils adhèrent à la philosophie de Platon et changent de croyance tous les ans. [...] Aucun d'eux n'est encore célèbre, mais à mon avis, plusieurs le deviendront bientôt". Et plus loin, l'auteur ajoute: "Le parti *spiritualiste* s'élève rapidement et sera probablement dans deux ou trois ans le parti régnant. [...] Le jeune écrivain

qui débute dans la carrière et qui veut être considéré à Paris, et peut-être acquérir un peu de gloire, doit porter aux nues Platon, Proclus, Kant, Schelling, etc, etc., dénigrer Condillac et Cabanis, et essayer de faire insérer ses articles dans *Le Globe*"¹.

Cet article trouve un écho direct outre Manche dans *Le Globe*, qui le cite à ses lecteurs, dans une lettre signée "W" mais qui est sans doute de la même plume: "Les bonnes gens du *Globe* ont une gravité que l'on pourrait appeler puritaine. Ce sont des sectateurs fanatiques de la philosophie spiritualiste de Platon, etc., tandis que les autres sont voltairiens et n'ont d'autre dieu que le sarcasme"². *Le Globe* est donc identifié -sans démenti de sa part- comme le journal des *cousinistes*.

Le cousiniste sans son maître.

Qu'est-ce donc qu'un cousiniste?

C'est d'abord un disciple de Victor Cousin, "qui défend le spiritualisme et un kantisme modéré"³, contre les Idéologues, héritiers de la philosophie française du XVIII^e siècle, "claire et fondée sur l'expérience"⁴ selon notre auteur qui en est proche, et les catholiques -qu'ils veuillent, comme Lamennais, prouver par la raison qu'il faut renoncer à la raison ou comme les jésuites persuader le peuple le plus bavard de se taire.

Mais il faut ajouter à cela qu'ensuite, au moins pour le cousiniste de première heure, il a connu son maître lorsqu'il était élève à l'Ecole normale, c'est à dire bientôt professeur et promis en droit à la plus haute destinée universitaire. Après la réaction politique qui suit l'assassinat du duc de Berry, il a vu très tôt ses espérances de carrière brisées par sa mise à l'écart de l'Université, à l'image de celles de Cousin et Guizot. Le cousiniste est donc la plupart du temps aussi un jeune professeur suspendu.

Souvent enfin, il est devenu, pour un temps, carbonaro. Mais quel sens donner à cette alliance de la philosophie et de la politique? Quelle est la vraie nature de l'engagement politique du cousiniste?

On peut remarquer tout d'abord que c'est dans une vente de Charbonnerie que Paul-François Dubois, ancien normalien et professeur de lettres suspendu de

¹ Letters from Paris, by Grimm's Grandson", lettre signée P.N.D.G. et datée du 18 décembre 1824, parue dans le *London Magazine* de janvier 1825.

² *Le Globe* du 27 janvier 1825, lettre datée du 15 janvier 1825 signée W.

³ Letters from Paris by Grimm's Grandson, op. cit.,

⁴ Letters from Paris by Grimm's Grandson, lettre datée du 18 février 1825 et parue dans le *London Magazine* de mars 1825.

son enseignement au Collège Charlemagne par décision du Conseil de l'instruction publique en mai 1821, retrouve Pierre Leroux, qu'il avait connu au lycée de Rennes et qui était revenu d'Angleterre où il rêvait déjà de fonder un journal scientifique qui permettrait de suivre les progrès des sciences sur tous les points du globe⁵. Là il côtoie Augustin Thierry, Ary Scheffer et ses frères, Sautelet, Guinard, soit des étudiants et des artistes acquis à l'action révolutionnaire, et les chefs de l'opposition libérale, Corcelles, Manuel, Béranger, Mérilhou, Barthe, Fabvier, qui ont avec eux une communauté de référence au patriotisme, à la souveraineté nationale et au drapeau tricolore⁶. Dubois y attire le plus proche disciple de Cousin, Jouffroy, qu'il a connu en 1818 à l'Ecole normale, avec lequel il entretient depuis une relation d'amitié et dont les cours de philosophie au Collège Bourbon et les conférences à l'Ecole normale ont été suspendus⁷. Il devient même membre de la Haute-Vente de Bretagne et sert d'agent de liaison avec Paris. Dubois avouera plus tard que son patriotisme fut "un peu abstrait et spéculatif" et qu'il "prêcha la modération".

Paul-François Dubois raconte aussi qu'au même moment, il a suivi Cousin dans l'espèce de petite société secrète philosophique que celui-ci a créée: "Je devais être le politique du groupe et pour ce, faire, à l'Athénée, un cours de droit politique en prenant Hobbes comme texte de réfutation et de dogmatisme selon notre maître. J'assistais une quinzaine de fois aux séances du petit Sanhédrin; je rêvais le cours, puis, voulant sans cesse être éclairci, j'avais des objections sur tout; je les jetais à la traverse, j'impatients l'hiérophante et j'étouffais sous sa prédication et, sans débat, j'eus bientôt repris mes ailes ou, si l'on veut, mon oisive et indépendante méditation"⁸. La tâche dévolue au politique de la société secrète philosophique de Cousin est donc un cours de droit politique à l'Athénée, qui recueille l'audience des universitaires libéraux suspendus des chaires publiques. Pourquoi sur Hobbes?

Victor Cousin avait consacré à Hobbes les sixième, septième et huitième leçons de son fameux cours de philosophie morale au dix-huitième siècle professé en 1819-1820 à la faculté des Lettres de Paris, et il l'avait donné comme un homme qui avait déduit les conséquences sociales et politique du principe de la sensation

⁵ Voir Pierre-Félix Thomas: *Pierre-Leroux, sa vie, son oeuvre, sa doctrine*, Alcan, Paris, 1904, et la préface de Jean-Pierre Lacassagne et la post face de Miguel Abensour à Pierre Leroux: *Aux philosophes, aux artistes, aux politiques, trois discours et autres textes*, collection critique de la politique, Paris, Payot, 1994.

⁶ Archives nationales F 7 6685/6/7; voir Jean-Claude Caron, *Généralisations romantiques. Les étudiants de Paris et le quartier latin (1814-1851)*, Paris, Colin, 1991, p. 259.

⁷ Manuscrits de Paul-François Dubois concernant *Le Globe*, archives nationales 319 AP dossier 3; dossier personnel de Théodore Jouffroy, archives nationales F 17 21012.

⁸ Paul-François Dubois, *Souvenirs*, le 4 janvier 1843. Voir Paul Gerbod: *Paul François Dubois, universitaire, journaliste et homme politique (1793-1874)*, Paris, Klincksieck, 1967, p. 47.

avec intrépidité: "Toute philosophie de la sensation nie la liberté et les droits de l'homme; elle aboutit donc nécessairement au despotisme, quelle qu'en soit la forme, monarchique, aristocratique ou démocratique"⁹. La réfutation des erreurs de méthode de l'étrange théorie de Hobbes, qui l'ont perdu dans ses recherches sur le droit naturel et égaré dans sa théorie du droit politique, et l'examen des résultats de la doctrine du philosophe anglais, conduisaient Cousin *par la logique* à la nécessité du gouvernement modéré, à l'illustration de la beauté et de la supériorité du gouvernement constitutionnel comme consécration de la souveraineté de la raison, à la légitimation de la Charte, "forme de gouvernement complexe et par conséquent mixte qui concilie le mouvement et la règle, l'ordre et la liberté, et qui représente la réalité dans tous ses éléments et la vie dans toutes ses conditions". Professant à la Sorbonne -à vingt-six ans et devant six cents auditeurs- au nom de la science, des doctrines de raison et de liberté, Victor Cousin avait pris publiquement l'engagement sacré de dévouer sa vie à la liberté et à la raison¹⁰, et il avait commencé à opérer un redressement politique de la philosophie enseignante, un glissement institutionnel mis en branle par un ensemble d'expérimentations et d'improvisations pour donner à l'enseignement philosophique une aptitude à prendre part au mouvement des choses et pour définir dans cet enseignement rénové le lieu stratégique des contributions de la philosophie à la politique¹¹. Et c'est bien une proposition de cet ordre que Cousin fait à Dubois: substituer, à la stratégie de la conspiration, la politique de la philosophie. Dubois résiste aux vues que Cousin tente de lui imposer, même s'il projette fin 1823 de faire un cours à l'Athénée, parce que la parole peut lui être ôtée en politique¹². Il se fait journaliste.

Le Globe naît alors que les cousinistes se sont séparés de la Charbonnerie, après l'échec des complots de 1822. Dubois est entré à la rédaction des *Tablettes Universelles* -créées par Coste, qui prétendait y fondre toutes les tendances de l'opposition libérale, et où Dubois rencontre de Rémusat- et a publié, comme

⁹ Victor Cousin, *Cours d'histoire de la philosophie morale au dix-huitième siècle*, professé à la faculté des lettres en 1819 et 1820, première partie: école sensualiste, publiée par M.E. Vacherot, Paris, Ladrangé, 1839, p. 229-328.

¹⁰ Augustin Thierry, "Académie de Paris, Faculté des Lettres. Cours de M. Cousin. Histoire de la philosophie morale pendant le XVIII^e siècle", dans *Le Courrier Français*, 1819, republié dans Stéphane Douailler, Christine Mauve, Georges Navet, Jean-Claude Pompugnac, Patrice Vermeren: *La Philosophie saisie par l'Etat*, petits écrits sur l'enseignement philosophique en France, 1789-1900, bibliothèque du Collège International de Philosophie, Paris, Aubier-Montaigne, 1988, p. 159-167.

¹¹ Voir Stéphane Douailler et Patrice Vermeren: préface à Joseph Ferrari, *Les philosophes salariés* (1849), collection Critique de la politique dirigée par Miguel Abensour, Paris, Payot, 1983, et "L'institutionnalisation de l'enseignement philosophique en France" dans *L'encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF, 1989.

¹² Lettre de Paul-François Dubois du 15 novembre 1823, citée par Gerbod, *op. cit.*

avec intrépidité: "Toute philosophie de la sensation nie la liberté et les droits de l'homme; elle aboutit donc nécessairement au despotisme, quelle qu'en soit la forme, monarchique, aristocratique ou démocratique"⁹. La réfutation des erreurs de méthode de l'étrange théorie de Hobbes, qui l'ont perdu dans ses recherches sur le droit naturel et égaré dans sa théorie du droit politique, et l'examen des résultats de la doctrine du philosophe anglais, conduisaient Cousin *par la logique* à la nécessité du gouvernement modéré, à l'illustration de la beauté et de la supériorité du gouvernement constitutionnel comme consécration de la souveraineté de la raison, à la légitimation de la Charte, "forme de gouvernement complexe et par conséquent mixte qui concilie le mouvement et la règle, l'ordre et la liberté, et qui représente la réalité dans tous ses éléments et la vie dans toutes ses conditions". Professant à la Sorbonne -à vingt-six ans et devant six cents auditeurs- au nom de la science, des doctrines de raison et de liberté, Victor Cousin avait pris publiquement l'engagement sacré de dévouer sa vie à la liberté et à la raison¹⁰, et il avait commencé à opérer un redressement politique de la philosophie enseignante, un glissement institutionnel mis en branle par un ensemble d'expérimentations et d'improvisations pour donner à l'enseignement philosophique une aptitude à prendre part au mouvement des choses et pour définir dans cet enseignement rénové le lieu stratégique des contributions de la philosophie à la politique¹¹. Et c'est bien une proposition de cet ordre que Cousin fait à Dubois: substituer, à la stratégie de la conspiration, la politique de la philosophie. Dubois résiste aux vues que Cousin tente de lui imposer, même s'il projette fin 1823 de faire un cours à l'Athénée, parce que la parole peut lui être ôtée en politique¹². Il se fait journaliste.

Le Globe naît alors que les cousinistes se sont séparés de la Charbonnerie, après l'échec des complots de 1822. Dubois est entré à la rédaction des *Tablettes Universelles* -créées par Coste, qui prétendait y fondre toutes les tendances de l'opposition libérale, et où Dubois rencontre de Rémusat- et a publié, comme

⁹ Victor Cousin, *Cours d'histoire de la philosophie morale au dix-huitième siècle*, professé à la faculté des lettres en 1819 et 1820, première partie: école sensualiste, publiée par M.E. Vacherot, Paris, Ladrangé, 1839, p. 229-328.

¹⁰ Augustin Thierry, "Académie de Paris, Faculté des Lettres. Cours de M. Cousin. Histoire de la philosophie morale pendant le XVIII^e siècle", dans *Le Courrier Français*, 1819, republié dans Stéphane Douailler, Christine Mauve, Georges Navet, Jean-Claude Pompugnac, Patrice Vermeren: *La Philosophie saisie par l'Etat*, petits écrits sur l'enseignement philosophique en France, 1789-1900, bibliothèque du Collège International de Philosophie, Paris, Aubier-Montaigne, 1988, p. 159-167.

¹¹ Voir Stéphane Douailler et Patrice Vermeren: préface à Joseph Ferrari, *Les philosophes salariés* (1849), collection Critique de la politique dirigée par Miguel Abensour, Paris, Payot, 1983, et "L'institutionnalisation de l'enseignement philosophique en France" dans *L'encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF, 1989.

¹² Lettre de Paul-François Dubois du 15 novembre 1823, citée par Gerbod, *op. cit.*

Jouffroy, dans le *Courrier Français*. Son ancien condisciple du lycée de Rennes Pierre Leroux, qu'il n'a pas revu depuis 1821 et qui est présentement employé à l'imprimerie de M. Lachevardière, vient le chercher à la fin du mois du juillet 1824 pour créer *Le Globe*. Il lui propose de fonder "un véritable journal littéraire, rayonnant dans tout le mouvement de la philosophie, des lettres et des arts en Europe, dégagé de toute immixtion à la politique si ce n'est par l'angle de contact qu'elle aurait avec la science"¹³. Faire un journal implique la renonciation de fait à une réintégration immédiate à l'Université ou à la production d'un ouvrage savant, peu compatibles avec le souci de l'actualité et la publicité, mais il s'agit d'un journal *littéraire* qui se tient dans l'exigence de se distancier par rapport au commerce et aux passions publiques, de ramener la justice avec l'indépendance, et de satisfaire à cette sérieuse curiosité de l'utile qui travaille tous les esprits¹⁴. Et si l'on peut concevoir que Dubois fasse naturellement appel à ses amis et anciens condisciples philosophes de l'Ecole normale, Théodore Jouffroy et Philippe Damiron, ce qui est en question, c'est comment le cousinisme peut se trouver ici mobilisé dans un projet a priori contraire à sa nature de philosophie enseignée, et *Le Globe* finalement devenir la plus efficace machine de popularisation de l'éclectisme comme doctrine et de la figure de l'alliance privilégiée de l'idée philosophique et de la liberté politique que Victor Cousin, dans ses cours de 1819-1820, proposait. Quoique Cousin lui-même, comme Guizot, se tienne personnellement à l'écart, se contenta de laisser dire qu'il inspire et protège cette jeunesse, en se réservant de blâmer ou de railler ses excès de plume.

Jouffroy, incomparablement le premier entre tous.

C'est d'abord Théodore Jouffroy qui apparaît comme le philosophe du *Globe*. Suspendu de son enseignement au collège Bourbon et à l'Ecole normale par Corbière, Jouffroy a ouvert un cours de philosophie spiritualiste payant dans la chambre qu'il habite rue Four-Saint-Honoré dès 1822, auquel assistent non seulement Damiron, mais aussi Vitet, Duchâtel, Burnouf, Sainte-Beuve. Jouffroy était tout autant spiritualiste et rationaliste que son maître Cousin, mais il était plus ouvert à la vie et à la dimension éthique et religieuse de l'existence. On le décrit

¹³ Paul-François Dubois, *Fragments pour servir à une histoire du Globe*, manuscrit du 26 août 1869, et lettre inédite de Paul-François Dubois à Jouffroy du 4 août 1824, archives nationales 310 AP 3, dossier 3; voir aussi l'article de Pierre Leroux dans *La Revue Indépendante* du 15 janvier 1843, et Jean-Jacques Goblot, *Aux origines du socialisme français: Pierre Leroux et ses premiers écrits (1824-1830)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1977.

¹⁴ *Prospectus du Globe*, septembre 1825.

comme lisant plus de livres d'histoire et de romans que d'auteurs classiques. Lorsque son ami Dubois le contacte pour lui annoncer la parution de son journal, Jouffroy lui écrit: "Soyez purement littérature et ne descendez pas aux misérables allusions politiques -cela sent la prison et MM. Jay et Jouy, deux boutiques de mauvais goût et également usées aux yeux du public"¹⁵. Il fustige la génération précédente comme frappée d'aveuglement et de discrédit: également incapable, blasée comme elle est, de sentir juste; sceptique et immorale comme les temps l'ont faite, de parler franc; passée et flétrie par les scandales de trente années, d'obtenir confiance et d'échapper au ridicule. Et il scelle la mission du journal -révolutionner la jeunesse- du bon sens et du bon goût qui ne peuvent appartenir qu'à cette jeunesse. S'il refuse d'y écrire un compte rendu sur le dernier Salon de peinture, c'est parce qu'il se sent incompetent et ne saurait écrire dans la précipitation; mais il a déjà donné un article sur le troisième volume de la traduction de Platon par Cousin et en propose un second qui sera un coup d'oeil sur l'état actuel de la philosophie en France. Il se préoccupe même de diffuser le journal à Besançon, sa terre natale, où il passe ses loisirs à rédiger une traduction des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald Stewart, un bon livre parce qu'il est de bon sens, et dont bien des gens s'ils le lisent bien, s'étonneront de ce que la philosophie soit une chose si simple et si ressemblante à toutes les sciences de faits. Et il ajoute qu'il compte sur Dubois et la confrérie des journalistes pour que ce livre fasse un peu de bruit et produise beaucoup d'effet.

Cette correspondance est précieuse en ce qu'elle définit clairement la manière d'agir au présent du philosophe éclectique. Il se sent porté par sa génération et porteur d'une responsabilité envers elle, qui requiert la publicité de la pensée et la prise en considération de l'actualité. Mais il le fait du lieu de la science et de la distinction philosophique. Pour Jouffroy, la science est d'abord celle des faits, et sa méthode psychologique est toute dans l'observation des faits de conscience. Observer, décrire et analyser la nature humaine, comme les autres sciences le font des faits de la nature extérieure.

Dès lors, il n'y a pas de sujet proprement philosophique pour lui, mais plutôt une interprétation philosophique des objets. Ses six articles sur la Grèce, s'ils attestent bien de l'occasion de participer de la campagne philhellénique, traitent des ouvrages de Pouqueville et de Fauriel sur la littérature populaire grecque, de

¹⁵ Lettre de Théodore Jouffroy à Paul-François Dubois du 16 août 1824, publiée par Adolphe Lair dans la *Correspondance de Théodore Jouffroy*, Paris, Perrin, 1901, p. 346. Voir aussi Sainte-Beuve, "Jouffroy" dans *La Revue des Deux Mondes*, 1 décembre 1833.

Klephtes et d'Armatoles, et des témoignages de Zallony et de Raybaud¹⁶. Ses cinq articles sur le statistique du Chili, et ceux sur le voyage pittoresque de l'Espagne par M. de Laborde et sur l'état actuel de l'Amérique espagnole, comme ceux qu'il consacre à l'*Histoire de la conquête de l'Algérie par la Normandie* d'Augustin Thierry, puis à l'Algérie contemporaine, sa recension de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* de Guizot¹⁷ sont aussi en quelque sorte une illustration de sa philosophie de l'histoire. *Le Globe* avait annoncé en ces termes la parution de la traduction de Vico par Allier: "Il est impossible que le monde moral, comme le monde physique, n'ait pas ses lois fixes et immuables; et c'est à la découvrir que l'érudition et la philosophie doivent aujourd'hui tourner tous leur soin"¹⁸; et dans un numéro suivant, il complète cette annonce par celle de "l'exposition de Vico par Michelet"¹⁹. Jouffroy explicite dans un compte-rendu de ce dernier ouvrage et de la traduction des *Idées sur la philosophie de l'Histoire* de Herder traduits par Quinet (republié ensuite sous le titre, "Bossuet, Vico, Herder") les enjeux de la philosophie de l'histoire: pour lui, après les explications de l'histoire par les desseins de Dieu, par une loi absolue de l'humanité ou le concours des circonstances extérieures, il est temps de dépasser ces systèmes partiels (c'est-à-dire d'abord de les prendre en compte comme précurseurs) et d'ouvrir, après l'ère de l'observation des faits, et celle de l'histoire des mœurs et des institutions, celle de la cause des causes qui est dans le développement des intelligences et des idées²⁰. Thème qu'il reprend de sa première leçon d'un cours sur la loi du

¹⁶ Théodore Jouffroy: "Révolution grecque" (1), *Le Globe* du 30 octobre 1824, p. 90 et ss; "Révolution grecque - Kleptes - Armatoles" (2), 20 novembre 1824; "Révolution grecque - Kleptes - Armatoles" (3), 18 décembre 1824; "Révolution grecque - M. Fauriel, M. Zallony, M. Raybaud" (4); "Révolution grecque - M. Zallony - M. Raybaud" (5); "Révolution grecque - M. Raybaud - Premier mois de l'insurrection en Morée" (6).

¹⁷ Théodore Jouffroy: "Statistique du Chili", *Le Globe* des 10 août 1826, 22 août 1826, 22 septembre 1826, 7 octobre 1826, 9 décembre 1826; "Voyage pittoresque de l'Espagne de M. Laborde", 5 août 1826; "De l'état actuel de l'Amérique espagnole", 15 novembre 1826; *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* par Augustin Thierry, 15 juin 1825, 25 juin 1825, 11 août 1825; *Histoire de la Révolution d'Angleterre* par M. Guizot, Tome II, 2 août 1827. Et "Science Politique. De la marche des Révolutions. A l'occasion du tome deuxième de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* par M. F. Guizot, article supprimé par la censure: dans ce dernier article Jouffroy écrit qu'"une Révolution n'est autre chose que la lutte d'un principe contre un fait". Dans le manuscrit "mes collaborateurs au *Globe*", Paul-François Dubois note, à propos de Jouffroy: "incomparablement le premier entre tous" (Archives nationales 319 AP 3 dossier 3).

¹⁸ *Le Globe* du 2 août 1826.

¹⁹ Voir Oscar A. Haac: *Les principes inspireurs de Michelet*, Paris, PUF, 1951, chap. X, p. 83 et ss. et Georges Navet: *De l'usage de Vico en France. Le problème de la légitimité du droit civil*, thèse sous la direction de Miguel Abensour, Université de Reims, 1987, Tome II.

²⁰ Théodore Jouffroy: "Philosophie de l'histoire - *Principes de la philosophie de l'histoire*, traduits de la *Scienza nuova* de S.B. Vico et précédés d'un discours sur le Système et la vie de l'auteur par Jules Michelet, professeur d'histoire au Collège Sainte-Barbe - *Idées sur la philosophie de l'histoire*

développement de l'humanité de 1826: "Nous avons été conduits à cette recherche par [...] le désir de provoquer la naissance d'une philosophie de l'histoire plus large et plus forte que celle qu'on a faite parmi nous. Il nous semble que jusqu'à présent, on a trop considéré les nations et pas assez l'humanité; trop les institutions, les religions, les mœurs, et pas assez le développement de l'esprit humain, qui est la raison des mœurs, des religions, des institutions"²¹. Jouffroy, écrivant ces articles, n'est pas seulement le témoin attentif du renouveau des études historiques en France. Il mesure celui-ci à l'aune du principe philosophique de la liberté de l'âme, qui confère à l'homme sa dignité dans le monde, fonde l'esprit de tolérance, le refus de tout nationalisme étroit, et il étend l'éclectisme philosophique à la littérature et à la politique comme à l'histoire et la géographie, sans les limites que lui imposait Cousin.

Mais Jouffroy rédige aussi pour *Le Globe* des contributions plus directement philosophiques, dans deux autres dimensions. La première est celle de ses manifestes les plus célèbres: "De la Sorbonne et des philosophes", publié le 15 janvier 1825, "Comment les dogmes finissent", rédigé en 1823 et publié le 24 mai 1825, ainsi que "Du Spiritualisme et du Matérialisme", datés des 15 et 21 décembre 1825. Dans ces textes, il trace en philosophe le bilan du siècle passé et annonce celui qui s'ouvre. Dans le premier article, il montre comment on est passé du XVII^e siècle, où les savants avaient le monopole d'une science hiérarchisée dont ils imposaient les résultats comme croyance au peuple, de même que le roi tenait le monopole de l'autorité politique, au XVIII^e siècle, où l'opinion publique trouve son mot à dire sur tout et met à ses genoux la science, déplacée de la Sorbonne, discréditée aux salons, clubs de cette démocratie issue d'une révolution littéraire qui ne pouvait qu'engendrer la révolution politique. Ces deux systèmes sont incarnés présentement par les partis belligérants d'un combat d'un autre âge -celui des jésuites et celui des amis de la philosophie du XVIII^e siècle-, incapables de tenir sans contradiction leurs positions. Le *Mémorial Catholique* de Lamennais en appelle au peuple et à sa raison pour qu'il reconnaisse qu'il n'a ni droit ni capacité de juger, la *Minerve* et le *Constitutionnel* accusent leurs adversaires de l'engager sur de fausses opinions. Le dix-neuvième siècle leur échappe et veut un nouveau régime. Qui peut le construire? C'est ce qu'explicite Jouffroy dans "Comment les

de l'humanité, traduit de l'allemand et précédé d'une Introduction d'Edgar Quinet, *Le Globe* du 17 mai 1827, repris dans *Mélanges philosophiques*, Paris, Paulin, mai 1833, p. 83 et ss.

²¹ "De l'état actuel de l'humanité" première leçon d'un cours professé en 1826 parue dans *Le Globe* le 13 octobre 1827, repris et complétée par une seconde leçon dans *Mélanges philosophiques*, op. cit., p. 101 et ss.

dogmes finissent", rédigé antérieurement mais publié postérieurement à ce premier texte. Ce ne sont ni les fanatiques de l'ancienne foi, ni les premiers soldats qui l'ont combattue au nom du scepticisme et sont dans l'égoïsme de l'incrédulité, mais une génération nouvelle animée, presque à son issue, par la liberté, la vérité et la vertu. Il est inévitable que la foi nouvelle soit publiée et qu'elle envahisse toute la société²².

Pour Jouffroy, cet avenir s'entend à tous les niveaux de l'histoire: religion, politique, littérature, philosophie. Et ce que le sens commun exprime d'une manière spontanée, la philosophie l'éprouve sur le mode réfléchi: car il n'y a pas deux vérités, l'une pour les philosophes et l'autre pour le vulgaire, mais deux manières de l'aborder²³. Les systèmes exclusifs du spiritualisme, qui nie la matière, et du matérialisme, qui nie l'esprit, sont aujourd'hui également faux²⁴. Il n'y a plus qu'à tracer le partage du vrai et du faux dans chaque système, et faire la philosophie du siècle: l'éclectisme. Mais plutôt que de trouver la philosophie nouvelle dans l'histoire de la philosophie, Jouffroy la cherche dans l'examen des faits de conscience, dans la nature humaine. Il rédige en 1825 un article qui montre comment l'éclectisme caractérise en tout l'esprit nouveau. Dans les sciences naturelles, il a remplacé le règne des opinions par celui des observations; dans la critique, il concilie le romantique et le classique, comme deux points différents du beau réel; dans la politique, il montre aux républicains qu'on peut être libre sous une monarchie, et aux monarchistes qu'on peut être moral et heureux sous une république; dans la nouvelle philosophie, il prouve qu'il y a de la philosophie dans le christianisme et de la religion dans la philosophie: "Grâce à cet esprit, la philosophie française moderne a cessé de jurer par Condillac, et ne sent plus le besoin de jurer par personne. Elle publie Platon, Proclus, Reid et Kant; rapproche les siècles et les pays; cherche partout le vrai, partout le faux, et, en approfondissant la nature humaine, qui est la réalité philosophique, prépare en silence un traité de paix entre tous les systèmes, qu'il est peut-être dans les

²² Théodore Jouffroy: "Comment les dogmes finissent" dans *Le Globe* du 24 mai 1825, supplément; "De la Sorbonne et des philosophes", 15 janvier 1825; "Du Spiritualisme et du Matérialisme" écrit en 1825, et publié les 27 et 31 décembre 1828, repris dans *Mélanges philosophiques*, op. cit., et, pour les deux premiers, republiés dans Stéphane Douailler et alii, *La Philosophie saisie par l'Etat*, op. cit., p. 198-211. Voir dans ce volume, la contribution de Darío Roldán: "Charles de Rémusat au *Globe*".

²³ Théodore Jouffroy: "De la philosophie et du sens commun" dans la *Revue Européenne* d'août 1824, repris dans *Mélanges philosophiques*, op. cit., p. 149 et ss et dans Stéphane Douailler, Roger-Pol Droit, Patrice Vermeren, *La Philosophie. France, XIX siècle*, Paris, Le livre de poche, 1994.

²⁴ Théodore Jouffroy: "Du Spiritualisme et du Matérialisme" dans *Le Globe* des 27 décembre 1828, 31 décembre 1828 et 3 janvier 1829, repris dans *Mélanges philosophiques*, op. cit., p. 171 et ss.

destinées de toute la France de voir signer un jour à Paris"²⁵. Ni scepticisme, ni indifférence, l'éclectisme produit "cette tolérance universelle, cet esprit historique, conciliant, étendu, qui sort de chez lui, visite les croyances de tous les pays et de tous les âges, s'arrange en tous lieux, admet comme observation tous les systèmes, glane partout sans se fixer nulle part, parce que la vérité est partout un peu, mais toute, en aucun pays, en aucun temps, en aucun homme". En ce sens (un esprit historique, conciliant, étendu, qui sort de chez lui), *Le Globe* est bien éclectique. Mais cet éclectisme là est-il bien celui de Cousin?

Il faut remarquer que la seconde série d'articles proprement philosophiques que Jouffroy donne au *Globe* est dévolue aux traductions de Platon et de Proclus par Cousin. Le premier en date du 27 novembre 1824 intervient dans le moment de l'emprisonnement de Cousin à Berlin sous l'accusation d'avoir fomenté un complot contre la Sainte Alliance, et de la solidarité avec un philosophe persécuté pour ses idées²⁶. *Le Globe* se fait l'écho de la démarche de Royer-Collard en sa faveur, réfute les calomnies du *Courrier Anglais* qui veut le faire passer pour un professeur de matérialisme, évoque la solidarité manifestée en chaire par Villemain: "M. Cousin, par son langage comme par ses doctrines, était l'orateur du spiritualisme"²⁷. Jouffroy montre l'intérêt et l'actualité du *Théétète* et du *Philèbe*, et reprenant les arguments que Cousin place à la tête de ce volume, montre que derrière les différences de forme, les mêmes difficultés et les mêmes solutions se disputent aujourd'hui sur la scène philosophique. "Ce n'est plus Platon, c'est Kant, ce n'est plus Protagoras, c'est Condillac". Mais en 1827, commentant la sortie du tome IV du *Platon* et de *Proclus* ²⁸, il reproche à Cousin d'être resté sur les voies de l'histoire, et de paraître plus curieux de nous faire connaître les opinions des autres que les siennes. Publier des monuments de la philosophie, c'est à dire des systèmes, et des systèmes, tirer la philosophie, tel est, en deux mots, le plan que M. Cousin a conçu. Mais cette vaste connaissance de sa propre histoire ne réduit-elle pas la philosophie à n'exister que pour ceux qui sont à la fois très érudits et très philosophes? Pour comprendre l'histoire de la philosophie, encore faut-il avoir un critérium de distinction du vrai et du faux, donc faire appel à la psychologie.

²⁵ Théodore Jouffroy: "De l'éclectisme en morale", paru dans *Le Globe*, du 9 avril 1825, repris dans *Mélanges philosophiques*, op. cit., p. 389 et ss.

²⁶ Théodore Jouffroy: "Oeuvres Complètes de Platon traduites par Victor Cousin (troisième volume)", dans *Le Globe*, 27 novembre 1824.

²⁷ Voir *Le Globe*, Tome I (15 septembre 1824; 1 mai 1825, p. 108, 146, 178, 156, 411.

²⁸ Théodore Jouffroy: "Oeuvres complètes de Platon, traduites par Victor Cousin, Tome IV - Oeuvres inédites de Proclus, philosophe grec du V^e siècle, d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, publiées par V. Cousin" dans *Le Globe* des 24 mars 1827 et 2 avril 1827.

Mettant en avant la complémentarité de leurs démarches, Jouffroy souligne que si Cousin s'est voué aux recherches historiques, lui se consacre à la psychologie. Et "La méthode historique implique et suppose la méthode psychologique, et sans elle, elle ne saurait rendre ce que la science demande avant tout: une statistique des phénomènes de la nature morale et intellectuelle". C'est dire aussi, contrairement à Cousin, que la philosophie n'est pas achevée, et qu'elle ne se réduit pas aux résultats que nous lègue l'histoire de la philosophie²⁹.

Damiron: élève et admirateur de Victor Cousin.

Cette distance marquée par Jouffroy est cependant tempérée par les articles de son ami et condisciple à l'Ecole normale, Damiron. Après avoir été nommé comme Dubois au collège de Falaise, Damiron est devenu professeur au collège Bourbon; il sera lui-même sommé de donner sa démission ou de cesser sa collaboration à un *journal d'opposition* par Corcelles en 1827³⁰. Cette prose si subversive au regard du pouvoir n'est autre que l'écho des travaux de la science cousiniste, mais elle est rédigée par une plume politique.

Celle-ci façonne en effet, dès sa première contribution au *Globe* le samedi 6 novembre 1824 - "L'enseignement de M. Royer-Collard et de M. Cousin; caractère de ces deux professeurs; exposé sommaire de leur doctrine"³¹-, la légende des origines de l'école éclectique, avec Royer-Collard en précurseur de l'attaque contre l'école de Condillac, naturalisant en France les critiques des écossais contre l'empirisme; et Cousin comme voyageur au pays du kantisme, au bout duquel il fonde sinon encore une doctrine positive, du moins pour l'instant une opinion philosophique ancrée dans la tradition nationale, reconnaissant dans l'homme un principe spirituel, intelligent et libre, et par conséquent un agent moral, et légitimant un Dieu qui est celui du christianisme. Article tactique, qui prouve que l'Eglise n'a rien à craindre de la nouvelle philosophie, ni Cousin rien à faire en prison à Berlin. Mais aussi popularisation du cousinisme, et Damiron, au retour du maître, s'emploie d'ailleurs à multiplier les "bonnes feuilles" de ses oeuvres: publication d'une lettre inédite de Descartes que Cousin a découverte (*Le Globe* du 20 août 1825), d'une correspondance avec Santa-Rosa (26 novembre 1825), puis d'un

²⁹ Voir Martial Guérout: *Histoire de l'histoire de la philosophie*, Paris, Aubier, 1988, T. III, p. 711 et ss. et les travaux de Ulrich J. Schneider (Université de Leipzig).

³⁰ Dossier Damiron, archives nationales F 17 20513, et Paul-François Dubois, *Cousin, Jouffroy, Damiron*, souvenirs publiés avec une introduction par Adolphe Lair, Paris, Perrin, 1902, p. 207.

³¹ Jean-Philibert Damiron: "L'enseignement de M. Royer-Collard et de M. Cousin; caractère de ces deux professeurs; exposé sommaire de leur doctrine" dans *Le Globe* du 6 novembre 1824.

article sur "La philosophie de l'histoire", extrait de ses *Fragments philosophiques* (30 mars 1826), d'un autre sur Descartes et la *Recherche de la vérité* (7 octobre 1826), de l'argument de Gorgias (8 juillet 1826), de "Du Vrai commencement de l'histoire de la philosophie" (12 mai 1826). Il rédige un compte rendu de ce livre, qui renvoie dos à dos l'industrialisme des producteurs et le théocratisme des traditionalistes, pour mieux mettre en valeur -sur un mode hagiographique et militant- la position de l'école éclectique³².

De cette construction d'un champ agnostique, on retiendra qu'il se décrit toujours dans une langue qui véhicule constamment des représentations politiques, usant en particulier de métaphores parlementaires, et présentant toujours l'éclectisme comme la doctrine du juste-milieu, au-dessus des partis et visant à la paix. J'en donnerai trois exemples:

1) Dans l'article cité daté du 6 mai 1826, Damiron indique que la philosophie est une libre et impartiale recherche de la vérité. Posant le principe que ce n'est pas par la hiérarchie qu'on peut sortir de l'anarchie, mais par l'harmonie, il écrit: "Une société n'est pas une machine à monter et à mettre en mouvement le plus simplement possible, c'est une réunion de personnes auxquelles il faut laisser le plus possible leur indépendance personnelle, afin qu'elles en profitent pour devenir meilleures, et on ne devient meilleurs qu'en restant à soi et en se formant par soi-même avec réflexion son jugement et ses volontés". Donc, rien à craindre de la liberté: les lumières font la paix. La philosophie est expression du sens commun, au sens où la science du penseur se répand sur le monde: on peut reconnaître ici le modèle du progrès de la civilisation et la théorie des Lumières de Guizot. Mais aussi peut-être la réhabilitation des savants, la remise en valeur de l'érudition et l'exaltation de la chaire universitaire, où le savoir est en position de maîtrise et se répand sur le public en faisant appel à sa raison. La transposition du modèle politique a sans doute à voir avec le statut nouveau du professeur de faculté sous la Restauration s'adressant à ce type social constitutif de la "jeunesse" censé être le lieu d'élaboration de la pensée moderne: "l'étudiant".

³² Jean-Philibert Damiron: "France. Philosophie. Fragments philosophiques de M. V. Cousin", dans *Le Globe* des 6 mai 1826 et 27 mai 1826; il y écrit: "je m'avoue publiquement l'ami, l'élève et l'admirateur de M. V. Cousin". *Le Globe* publie de Cousin une lettre que Santa-Rosa lui écrivait (26 novembre 1825), des fragments sur la philosophie de l'histoire (30 mars 1826), sur Descartes (7 octobre 1826), l'argument du *Gorgias* de Platon (8 juillet 1826). "Le vrai commencement de l'histoire de la philosophie" (12 mai 1826), des lettres de 1817 et 1825 sur ses visites à Goethe (2 juin 1827), l'argument du *Lysis* (14 juin 1827), l'argument de l'*Eutydème* (28 août 1827), la préface au *Manuel de l'histoire de la philosophie* de Tennemann (9 septembre 1829), une note sur les manuscrits de Maine de Biran (7 novembre 1829), cinq articles sur "Kant dans les dernières années de sa vie" (20 et 23 février, 3, 21 et 28 mars 1830).

2) Pendant trois ans, dans une longue série d'articles du *Globe* consacrés à l'histoire de la philosophie au XIX^e siècle, qu'il publiera en 1828 en volume³³ et qui aura un succès considérable en France et à l'étranger (lorsque Dubois voyage en Allemagne en 1838, il constate qu'on ne connaît à Bonn, Berlin, Iéna et Leipzig que Damiron comme philosophe français contemporain³⁴) Damiron trace l'hagiographie du cousinisme en le donnant comme terme nécessaire du dépassement des deux écoles du passé -l'école sensualiste: Cabanis, Destutt de Tracy, Volney, Garat, Laromiguière, Gall, Azaïs; l'école théologique, Joseph de Maistre, Lamennais, Bonald, d'Eckstein- pour mieux légitimer comme école les éclectiques: Berard, Virey, Kératry, Massias, Bonstetten, Ancillon, Droz, De Gérando, Maine de Biran, Royer-Collard, Cousin et Jouffroy. En tête de son volume, il a fait figurer une introduction sur l'histoire de la philosophie et son rapport à l'histoire proprement dite, à laquelle il ajoute plus tard, dans la seconde édition datée de novembre 1828, un aperçu général sur l'état de la philosophie en France depuis la Révolution. Il y montre l'homogénéité de structure entre l'histoire du temps et celle de la philosophie, et l'applique au présent. Et pour expliquer que la philosophie n'est que la foi des peuples réfléchie et expliquée, il utilise ce modèle politique: les philosophes sont au peuple ce que les élus sont aux électeurs. Les élus sont unis aux électeurs dès lors qu'ils n'ont été choisis que par sympathie naturelle et libre mouvement du cœur; ils en sont l'âme, ils en ont les idées, ils n'en diffèrent que par le degré d'intelligence. Ce modèle politique, selon Damiron, rend compte exactement du rapport de la philosophie à l'opinion: les philosophes en sont les représentants, ils n'en diffèrent que par un "plus de savoir". Transposant dans la philosophie l'idée du gouvernement représentatif et du pouvoir des capacités -la capacité, selon Guizot, n'étant autre chose que la faculté d'agir selon la raison entendue comme un produit de la propriété et de la culture, autorisant seule le droit de suffrage-, Damiron fait plus que recourir à une métaphore: il construit la philosophie selon un paradigme politique³⁵.

3) Dans le même texte, Damiron montre comment le sensualisme, tirant son point de départ de la sensation, aboutit au matérialisme métaphysique, moral, politique, esthétique et religieux. Il correspond historiquement à la démoralisation

³³ Jean-Philibert Damiron, *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIX^e siècle*, première édition Paris, Ponthieu, 1828; seconde édition, revue et corrigée, Paris, Schubart et Heidelhoff, 1828.

³⁴ D'après Paul-François Dubois cité dans A. Lair, *Damiron intime*, mémoire lu à l'Académie des Sciences morales et politiques les 2 novembre 1907 et 29 février 1908, Paris, Picart, 1908, p. 92.

³⁵ Voir le numéro spécial "Victor Cousin" de la revue *Corpus*, présentation de Patrice Vermeren, n° 18/19, 1991.

des consciences et du pouvoir, au matérialisme des arts et au dédain de la religion, tempérés par un peu de grandeur militaire, et qui disposent à agir sous l'influence des idées physiques. Politiquement, cette école s'accommode de tout régime, pourvu qu'il respecte l'ordre qui garantit aux individus le seul droit qu'elle lui reconnaît: la vie dans la jouissance des biens que demande la sensation. Elle s'incarne aujourd'hui dans l'industrialisme.

L'école théologique a pour principe la révélation et des dogmes de celle-ci se tirent une psychologie, une morale, un art et une religion mêlés de spiritualisme et de mysticisme. D'elle procède la renaissance de la foi qui gagne le pouvoir, les mœurs et les arts; elle dégénère en jésuitisme. Politiquement, elle est radicalement opposée à toute forme de libéralisme et milite pour la théocratie: c'est l'ultramontanisme.

L'éclectisme enfin prend place entre les deux précédentes écoles, ne repoussant ni n'admettant leurs données, mais conciliant tout au principe de la science de la conscience, de la méthode d'observation de soi-même qui procède de la raison pour déduire une théorie philosophique distincte des autres, mais qui les complète et les éclaire en se faisant médiatrice. La tempérance des mœurs politiques et privées, des arts et de la religion, du Gouvernement lui-même, qui est toute dans l'impartialité et dans la tolérance, semble le donner comme esprit du temps.

Ici encore, le lexique de Damiron est directement emprunté à la politique: donnant son tableau de la philosophie de l'époque comme "une chambre philosophique où se trouveront réunis et classés, d'après leurs analogies et leurs nuances, les représentants les plus distingués des opinions métaphysiques", et situant l'éclectisme au centre, c'est à dire au point de rencontre des extrêmes, défini négativement par ce qui n'est pas lui, soit l'équivalent philosophique du juste-milieu, Damiron décrit et défend un dispositif spéculatif dont la langue est proprement politique, et que l'on peut retrouver dans les écrits et dans les leçons de Victor Cousin à la Sorbonne.

Je ne puis ici le démontrer. Je signale seulement que *Le Globe* célèbre la reprise des cours de Cousin (avec ceux de Guizot) sous le ministère Martignac, sous la plume de Damiron, comme celui "d'un des premiers professeurs frappés, un des premiers persécutés par un pouvoir qui vient de tomber sous les coups d'une opinion dont d'autres furent les politiques, les hommes d'affaires et d'action, mais dont M. Cousin fut en grande partie le métaphysicien et le moraliste" (samedi 19 avril 1829). Et commentant le 23 juillet 1828 la clôture du cours de Cousin,

Damiron écrit: "Enfin il a essayé de déterminer quel devait être aujourd'hui le point de vue directeur des travaux du même genre qui ne tarderaient pas à se renouveler, et il a conclu à l'éclectisme, attendu que l'éclectisme paraît maintenant le dogme régnant ou prêt à régner, et que c'est toujours dans le sens de la doctrine régnante que se fait l'histoire des doctrines passées"³⁶.

Damiron rapproche Jouffroy de Cousin. Lorsqu'il commente la traduction de la préface des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald Stewart, il s'attache à souligner les proximités, à effacer les différences: Jouffroy propose une véritable physiologie de l'homme moral, la préface d'une science psychologique qui fait sortir la philosophie du champ de l'Eldorado, des disputes des doutes et des recherches incertaines, tire la ligne de démarcation entre ce qui est visible et ce qui ne l'est pas, ce qui est observable et déductible de l'observation, faisant cesser la confusion et mettant en accord ceux qui sont de bonne foi, sur la base d'un accord avec le sens commun. Il arrive donc aux mêmes conclusions de Cousin, passant par l'observation et le raisonnement là où celui-ci passait par l'érudition³⁷. Réciproquement Jouffroy tente de marquer publiquement les distances dans sa relation avec Cousin.

Peut-on dès lors affirmer que *Le Globe*, s'il fut "franchement spiritualiste" et "une réaction contre les théories sensualistes et matérialistes du XVIII^e siècle et de la Révolution, si l'on peut dire que la Révolution ait eu de véritables théories", a gardé son "indépendance complète" et "n'a jamais adhéré au système de l'éclectisme nouveau", "quoique M. Cousin fût fort admiré par sa rédaction, quoiqu'il fût le maître et l'ami de tous ceux qui en faisaient partie", ainsi que l'affirme en 1879 le préfacier du recueil des articles de Paul-François Dubois? Peut-on prétendre, comme Charles de Rémusat dans ses *Mémoires*, que les globistes ne pensèrent sur la parole d'aucun maître?

³⁶ Jean-Philibert Damiron: "Cours de M. Cousin, première leçon" dans *Le Globe* du 19 avril 1828; "Clôture du cours de M. Cousin" dans *Le Globe* du 23 juillet 1828.

³⁷ Jean-Philibert Damiron: "Esquisse de philosophie morale par Dugald Stewart, traduit de l'anglais par M. Jouffroy", dans *Le Globe* des 17 juin 1826, 17 mars et 2 octobre 1827; voir aussi "Oeuvres complètes de Thomas Reid, publiées par M. Jouffroy avec des fragments de M. Royer-Collard", dans *Le Globe* du 24 décembre 1828, et "Ouverture du cours de M. Jouffroy à la faculté des Lettres" dans *Le Globe* du 28 janvier 1829. Pour une bibliographie (lacunaire) des articles de Jouffroy dans *Le Globe*, voir Théodore Jouffroy: *Le Cahier Vert*, (Pierre Poux, éd.), bibliothèque romantique, Les presses françaises, 1924, p. 117 et ss. Sur l'important article de Théodore Jouffroy "Du sommeil" dans *Le Globe* des 19 mai et 22 mai 1827, non pris en considération ici, je me permets de renvoyer à mon étude dans *L'évolution psychiatrique*, numéro spécial "Philosophie et psychiatrie", dirigé par Marie-Catherine Durand-Py, sous presse.

Questions.

De la politique de la nouvelle philosophie de Paris dans *Le Globe*, on tirera ces questions:

- Jusqu'à quel point les livres et les journaux sont-ils parvenus à remplacer les leçons des professeurs, et ne pas mettre en péril l'avenir de la science? Question de Damiron³⁸.

- Jusqu'à quel point ses disciples ont-ils eu tort de s'engager sur la voie du journalisme, celle d'une "publication prématurée et malsaine" qui dispense de "couvrir de bons et gros livres de philosophie?" Question de Cousin³⁹.

- Jusqu'à quel point peut-on prétendre que "l'immense majorité des jeunes gens de la société a été convertie au romantisme par l'éloquence de M. Cousin et a applaudi aux bonnes théories du *Globe* (cf. *Racine et Shakespeare*), et décrire le jeune homme qui avait seize ans en 1815 ainsi: on pouvait naturellement attendre qu'élevé sous un gouvernement monarchique, il soit royaliste; loin de là, il est l'ennemi juré des jésuites. Un jeune français, dès qu'il arrive à sa majorité, songe moins à quelque fortune par quelque entreprise profitable qu'à faire sa cour aux préfets et aux ministres, dans l'intention d'être entretenu aux frais du public ou, comme on dit couramment, de "manger au budget"? Question de Stendhal, caché sous le pseudonyme du petit-fils de Grimm⁴⁰.

- Jusqu'à quel point, puisque les cousinistes arrivent finalement effectivement au pouvoir en 1830, est-ce bien celui qu'ils visaient à légitimer? Dans le compromis qu'il ne cessera de chercher entre l'Eglise et l'Etat, Victor Cousin veut l'émancipation de l'individu affranchi de la tutelle de l'Eglise, et cette émancipation productrice d'individualité libre passe par un rôle reconnu par l'Etat constitutionnel à la philosophie. Mais la redéfinition qu'il propose de la philosophie

³⁸ Jean-Philibert Damiron: "Essais philosophiques sur Dugald Stewart, sur les systèmes de Locke, Berkeley, Priestley, etc., par Charles Huet" dans *Le Globe* du 24 mai 1828.

³⁹ Voir Patrice Vermeren, "Une politique de l'institution philosophique, ou de la tactique parlementaire en matière de religion et de philosophie: Edgar Quinet et Victor Cousin", dans *Corpus*, N° 1, mai 1985 [c/p Francine Markovits, 99 Av. Ledru-Rollin, 75011 Paris]. "Victor Cousin n'aimait pas, disait-il, qu'on cherchât pour la science une popularité indigne d'elle, en la faisant descendre de ses hauteurs sereines dans les régions troublées du journalisme", écrit Etienne Vacherot dans sa notice biographique sur P.F. Dubois publiée dans *Fragments littéraires de P.F. Dubois*, Paris, Thorin, 1879, p. XXXVII; voir aussi Jules Simon, "Du mouvement philosophique en province" dans la *Revue des Deux Mondes*, avril 1842.

⁴⁰ Stendhal, l'auteur des *Lettres de Paris par le petit-fils de Grimm*, (cf. supra, notes 1, 3 et 4). Sur ce qu'il nomme "la nouvelle philosophie de Paris", voir aussi son article dans le *New Monthly Magazine* de septembre 1828.

et de son enseignement est-elle séparable de la recherche d'un Etat imaginaire conforme au concept qu'il en produit, puisant son inspiration dans la Révolution française et la métaphysique allemande? La réconciliation de l'Etat et de la philosophie s'est-elle jamais faite dans la réalité?⁴¹.

Patrice Vermeren

⁴¹ Patrice Vermeren, *Victor Cousin. Le jeu de la philosophie et de l'Etat*, préface de Miguel Abensour, collection La philosophie en commun, Paris, L'Harmattan, 1994 et Graciela Frigerio et Patrice Vermeren, *Le rêve démocratique de la philosophie (sur Amédée Jacques)*, Buenos Aires, Flacso, 1994.